L'attachement comme forme de résistance face à l'effacement de la mémoire

Retour d'expériences sur les enjeux de patrimonialisation d'une cité
Castors à Toulouse

Noël Jouenne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/416>

DOI : 10.4000/pa.416

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

Pagination : 142-165

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Noël Jouenne, « L'attachement comme forme de résistance face à l'effacement de la mémoire », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 10 | 2015, mis en ligne le 13 octobre 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pa/416> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pa.416>

L'attachement comme forme de résistance face à l'effacement de la mémoire.

Retour d'expériences sur les enjeux de patrimonialisation d'une cité Castors à Toulouse

Noël Jouenne

École Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse

Le présent article est le fruit d'une pédagogie active développée dans le cadre de mon enseignement à l'ENSA de Toulouse. Depuis trois ans, un groupe d'une vingtaine d'étudiants effectue une collecte ethnographique sur le terrain des Castors¹. Alors que je me suis spécialisé sur les formes d'habitats collectifs (Jouenne, 2007), je me retrouve ici plongé dans l'habitat collectif en maisons individuelles.

Le mouvement des Castors n'a eu pour origine que la Seconde Guerre mondiale (Inyzen, 1980 ; Messu, 2007). Dans un contexte de crise du logement, l'autoconstruction va générer un mouvement national avec de nombreuses initiatives locales un peu partout en France. La législation de 1952 permet de convertir la force de travail en appoint nécessaire à la réalisation du projet d'autoconstruction collectif. Par ce biais, le monde ouvrier va pouvoir accéder à la propriété privée et résoudre une partie du problème du logement pour lui-même. Conjointement aux programmes des cités d'urgence et des grands ensembles, les associations Castors, sans forcément être fédérées, vont faire émerger des cités à travers le territoire national. La cité des Castors de Bégatelle répond à cette histoire sociale, économique et politique. Créée à la fin des années 1950, à l'initiative d'ouvriers de l'entreprise de construction d'avions S.N.C.A.S.E², cette cité compte une première phase de 50 blocs de deux maisons accolées, réunissant une population de 300 à 400 habitants.

Depuis quelques années, la disparition progressive de cette génération d'hommes ayant participé à la création de leur lotissement, pose un certain nombre de questions auxquelles nous nous sommes intéressés. Certains ont récupéré le patrimoine familial à leur décès, d'autres n'ont jamais quitté ce lieu ni son histoire. D'autres enfin, se séparent du patrimoine souvent pour

1 Leur nom figure sur la page du LRA (Laboratoire de Recherche en Architecture) de cette recherche disponible à l'adresse URL suivante : <http://lra.toulouse.rchi.fr/lra/activites/projets/les-castors/presentation>

2 Société Nationale de Construction Aéronautique du Sud-Est, qui deviendra en 1957 Sud-Aviation, en 1970 Aérospatiale et en 2000 EADS, que nos informateurs rejoignent en Airbus.

des raisons de répartition d'héritage ou pour faire face aux frais engagés dans les soins aux personnes âgées. Aujourd'hui, à l'instar des mouvements de patrimonialisation, une poignée de fervents défenseurs de cette histoire revendique une identité et un « attachement » au territoire comme un élément de l'histoire du quartier, mais également comme l'étendard d'un ensemble de valeurs. Cet attachement aurait-il tendance à se radicaliser, à mesure que les maisons changent de propriétaires, et qu'un individualisme esthétique se charge d'en modifier les éléments apparents qui en constituaient l'histoire ? C'est ce que nous tenterons de comprendre à travers ces lignes.

L'HISTOIRE DES CASTORS DE BAGATELLE À TOULOUSE

À la fin des années 1940, le constat est unanime en France sur la question des taudis et sur l'incapacité des pouvoirs publics à faire face à la pénurie de logements. Malgré le mouvement politique créé à partir de la loi Siegfried de 1894, et qui pose un cadre juridique favorisant le développement des maisons individuelles par la création de prêts accordés au monde ouvrier, la production du bâti reste en dessous des besoins et, comme la plupart des villes en France, Toulouse a un besoin urgent en logements. À l'aveur de regroupements ouvriers, des expérimentations voient le jour et prennent une place importante en ce qui concerne l'image du logement individuel. Les Français rêvent d'une maison, calquée sur le modèle de la classe moyenne. Instituées en association ou sous forme coopérative, des initiatives collectives et locales prennent place, souvent sous l'impulsion du syndicalisme chrétien. Comme le souligne Jean-Luc Debry, « leur but n'a jamais été de renverser l'ordre bourgeois, mais d'améliorer la condition ouvrière en corrigeant les abus de pouvoir du patronat » (2012 : 51). Le mouvement coopératif des Castors en donne un bon exemple avec la cité des Castors de Pessac près de Bordeaux. Là comme ailleurs, le mouvement se fonde et tient grâce à la présence et l'obstination d'un acteur, qui donnera l'impulsion et qui accompagnera les ouvriers tout au long de leurs démarches. À la fois leader d'opinion et homme consensuel, c'est sur lui que repose une grande partie de la réussite du projet.

Dans la cité de Bagatelle, il n'est toutefois pas question de prêtre-ouvrier, mais de l'encadrement par un délégué élu à l'unanimité, Yvon T., comptable de son état. Président de l'association « Notre Logis », c'est lui qui prend la parole dans un article de la *Dépêche du Midi* daté du 19 mars 1953, au moment où le journaliste vient visiter la première tranche terminée des sept maisons jumelées. Dans l'article, il est question de ténacité, de volonté sans borne et d'une entraide chevaleresque : « Tous pour un, un pour tous ». On y lit aussi des formules comme « aide-toi et le ciel t'aidera », imprégnées d'une morale chrétienne. Assez louangeur, l'article décrit l'initiative des ouvriers en

d'architectes, Cordier et Barbut, qui réaliseront plusieurs esquisses avant de poser le plan-masse d'un ensemble de cent maisons accolées par deux, sur un ancien terrain maraîcher au sud de Toulouse, proche du château de Bagatelle qui doit être soumis à ce territoire³. L'éloignement d'avec le centre-ville de Toulouse est fait pour un espace isolé, sans activité de service que les témoins se plaisent à nommer « campagne ». Un lieu paisible est quelque sorte qui fera le bonheur de « les Castors ». Cette appellation est à relativiser, car bien que la presse, dès 1953⁴, relate les efforts de cette communauté ouvrière, l'association porte le nom de « Notre Logis ». Les décisions sont prises en concertation avec l'ensemble des adhérents, mais sous le regard du maître d'ouvrage qui est la Coopérative d'habitations à loyer modéré de Toulouse⁵. Il semble que le dernier mot revienne aux financiers, notamment le Conseil Général qui participe au prêt immobilier. Au départ, le maître d'ouvrage souhaite faire construire des maisons individuelles, mais s'oppose au refus des Castors qui souhaitent des maisons jumelées et la vente du surplus de terrain. Le montage financier est assez simple. Le Conseil Général et la Caisse des Dépôts et Consignations prêtent l'argent nécessaire qui sera remboursé sous forme d'un crédit personnalisé sur 65 ans. Pour l'apport initial, il est demandé 5 000 anciens francs plus une cotisation mensuelle de 2 000 anciens francs⁷ jusqu'à l'achèvement des travaux. De plus, l'apport de travail, constitué du temps de travail ouvrier est déduit de l'emprunt. Le financeur semble méfiant, car ailleurs d'autres opérations Castors ont échoué. Ce fut le cas avec les Castors de Poitiers dont l'expérience désastreuse imposa une plus grande rigueur dans la gestion économique du chantier. Parallèlement, la circulaire 52-98 du 26 juillet 1952, signée du ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme, Eugène Claudius-Petit, entérine l'emploi du terme « Castors » et de la notation de dépenses liées à la main-d'œuvre dans la législation HLM (Mercklé, 1994). Il est écrit que :

les emprunteurs qui effectuent eux-mêmes certains travaux de construction, qu'il s'agisse d'opérations isolées ou groupées (Castors), peuvent faire figurer au devis produit à l'appui de leurs demandes d'emprunt les dépenses de main-d'œuvre correspondant aux travaux qu'ils réalisent ainsi.⁸

3 Les plans sont datés de 1951 et 1952.

4 « Les "Castors" de "Notre logis" érigent la cité de leur rêve », Jean Turquier, *La dépêche du midi*, 19 mars 1953.

5 Elle est renommée Coop Habitat Paris Métropole de Toulouse. Son siège social a été déplacé à Paris par arrêté du 7 juillet 2013.

6 Comme dans le projet des Castors rue de Lierre, daté de 1955.

7 Ce qui représente en francs constants la somme de 42,84 euros (source : l'see).

8 Circulaire n°52-98 du 26 juillet 1952 relative aux prêts spéciaux à la construction publiée au J.O. le 27 juillet 1952

La notion d'apport de travail sera entérinée quant à elle en 1957 dans le code général des impôts.

Le terrain est acheté par l'association sur lequel un premier groupe de quatorze maisons sera réalisé pour permettre au maître d'ouvrage de valider la poursuite du financement. Dans le principe, la Caisse d'Allocations familiales verse l'emprunt pour les projets collectifs de cet ordre. L'idée est de tester la ténacité, d'autant plus qu'il s'agit tout de même d'un programme de 100 logements, ce qui dépasse les consignes limitant à 60 logements la taille des programmes (Inyzant, 1980 : 66). Deux autres opérations immobilières seront réalisées par la suite sur le terrain initialement destiné aux Castors ; une seconde phase attenante aux cent maisons jumelées et un lotissement destiné aux ouvriers des Ponts et Chaussées réalisés sous la maîtrise d'œuvre de l'entreprise. Il faut compter sur la vertu de la solidarité et du sens moral pour mener ce projet à bien. Ces deux qualités sont essentielles pour arracher la conviction de la municipalité, comme le précise Michel Messu pour le lotissement de Paimpol (2007).

Avant-projet de maison individuelle non accolée, fonds privé

Parmi les plans proposés par les architectes, il faut noter un programme de maisons individuelles qui n'aurait pas plu au maire, car trop ostentatoire. « Le premier plan, ça a été des maisons individuelles, avec un rez-de-chaussée. On appelait ça le ranch. Et tout le monde le voulait pardi, c'était bien agréable. On nous a dit : vous vous étendez trop, ça ne peut pas aller. » Les ambitions vont aller à la baisse, car les Castors comprennent que la ville les regarde. Cet autre Castor de rétorquer : « C'est là que l'employé de l'urbanisme, quand on a présenté des maisons qui n'étaient pas jumelles, il nous a dit : mais vous faites

des maisons de bourgeois ! » L'ordre moral veille et surveille tout en élaborant des motifs de frustration qui limitent de fait la part du rêve collectif.

Le type de maison jumelée est arrêté après plusieurs propositions. Un mur mitoyen sépare les deux maisons, ce qui a pour objectif de réduire le coût de la réalisation. Certains Castors auraient voulu une maison individuelle cernée d'un jardin, comme il en est du modèle français. Pourtant, il semble que la municipalité d'alors n'ait pas souhaité une forme « trop bourgeoise » de logis. Aussi, les voisins devront se partager le jardin et les problèmes de nuisance sonore. Le mur est mal isolé. Aujourd'hui encore, les habitants en plaisantent. Certains avouent tendre l'oreille lorsqu'ils savent que la voisine mitoyenne est âgée et en mauvaise santé : « Si tu tombes, cogne contre le mur et je viendrai ». La transmission des bruits n'offre pas une sérénité de voisinage, surtout lorsqu'avec le temps les petits conflits ont formé de véritables discordes. Lors de nos visites sur le site, beaucoup d'étudiants ont remarqué que les jardins étaient partagés par des buissons ou d'autres formes de fermetures qui interdisent les échanges entre voisins. Quelquefois, une ouverture était pratiquée dans la clôture pour permettre le passage. Il ne reste malheureusement aucun exemple. De même que les sentiers qui permettaient de traverser la cité ont été supprimés dès les premières années, le cloisonnement apparaît aujourd'hui comme un élément naturel. Cela n'empêche pas quelques voisins d'échanger des fleurs et des légumes, mais le ton général porte à penser qu'il y a peu d'échanges. Le repli est devenu une pratique commune.

Les pavillons sont tous calqués sur le même modèle. La base, qui est surélevée de 70 centimètres pour faire face aux éventuelles inondations, repose sur un terrassement de 120 mètres carrés qui comprend pour chacune un garage, une cuisine, une salle commune et une chambre (dans la configuration T5). Dans la salle commune (salle de séjour) trône une cheminée en briques dessinée par les architectes. Dans beaucoup de réaménagements, elle a été supprimée et la chambre du rez-de-chaussée a été utilisée comme salon. Ce qui symbolise le foyer chez l'architecte apparaît alors comme désuet, ou suranné. Au titre du patrimoine architectural, cet élément atteste pourtant de l'authenticité de l'objet. Alors que la cheminée est un élément essentiel dans l'accomplissement du projet familial, elle a ici été supprimée pour accroître la surface habitable, souvent avec la réunion du salon et de la salle à manger en une seule et même pièce. N'y a-t-il pas une certaine contradiction à tenir un discours au caractère « authentique » alors que les éléments de son authenticité disparaissent ? Par exemple, les fenêtres du salon et de la salle à manger sont souvent transformées en baies vitrées lors des réagencements. Ainsi, le lotissement offre un panel de maisons au caractère plus ou moins authentique. Bien souvent, celles qui n'ont pas été encore touchées appartiennent encore à la génération des Castors, qui sont amenés à disparaître ou à quitter leur domicile pour un lieu médicalisé dans la décennie

qui vient. Les successeurs entament quant à eux une reformulation des espaces, y compris en ajoutant, par extension, des pièces. Cette manière de faire n'est pas propre à la cité des Castors, mais les habitants font remarquer que l'architecture des maisons permet de nombreuses modifications sans porter atteinte à la structure du bâti.

Plan de la cheminée, René et Marie-Louise Cordier et Jean Barbut architectes, 1952, fonds privé

Un élément souvent transformé dès les années qui ont suivi l'installation est le garage. Celui-ci a rapidement été reconstruit dans le jardin, laissant une place disponible pour une pièce supplémentaire. Une entrée de service donne sur une pièce à vivre, éloignée de la pièce d'apparat par une marche et une porte.

Au premier, nous trouvons une salle de bain et trois chambres. A notre connaissance, ces éléments sont restés en place. Hormis l'installation du chauffage central dans la décennie qui a suivi l'emménagement, aucun élément majeur n'a été ajouté. La salle de bain a été modernisée, le bac à douche a été remplacé par une baignoire, et le bidet a disparu. Le grenier est accessible par une trappe, que certains ont dissimulée dans un placard. Il laisse entrevoir la couverture en béton, tradition de charpente en hourdis que l'on trouve habituellement dans la région bordelaise. Des tuiles canal viennent recouvrir la toiture et donnent à cette maison une esthétique sobre alliant tradition et modernité. L'absence de bois et la présence du béton sont en effet des éléments importants dans un discours qui se réfèrent implicitement à une architecture moderne. Cela sonne comme la marque de la modernité que les habitants mettent en parallèle avec la Caravelle, cet avion construit à Toulouse

dans les années 1955 par les mêmes ouvriers. La Caravelle ou l'Armagnac sont souvent associés à cette période et au savoir-faire des Castors qui, s'ils étaient capables de fabriquer un avion, pouvaient sans le moindre souci fabriquer leur maison.

Pose d'ouvriers Castors, env. 1956, fonds privé

Un point d'honneur est apporté à cette bâtisse réputée « solide » même si les conséquences de l'explosion d'AZF, en septembre 2001, se laissent voir⁹. Quelques belles fissures sont parfois visibles le long de certains murs. Il pourrait également s'agir du mouvement du sol, étant donné que la cité repose sur un terrain inondable viabilisé¹⁰.

Les architectes René et Marie-Louise Cordier ainsi que Jean Barbut sont à l'origine des plans de ces maisons. Architectes toulousains, on leur doit notamment le quartier de Jolimont, un grand ensemble de dix-huit bâtiments construits à la même période¹¹. Ils sont aussi impliqués dans plusieurs réalisations liées au mouvement coopératif des Castors à travers la ville¹². Utilisant la grammaire de l'architecture moderne, sans sophistication particulière, plutôt brute, leur proposition a été acceptée à l'unanimité.

9 L'épicentre se trouve à deux kilomètres du lotissement.

10 La crue historique de 1875 s'est étendue au-delà de cette zone.

11 On leur doit également le siège social du Crédit Agricole de la place Jeanne d'Arc à Toulouse.

12 Sans pouvoir être affirmatif, il semble qu'une dizaine d'expériences au moins aient eu lieu à Toulouse entre 1952 et 1960. La poursuite de cette recherche essaiera de cerner avec précision l'importance de ce phénomène, parfois réduit à un programme d'une dizaine de maisons.

Dans nos représentations sur le « castorat », terme repris récemment par Julie Boustingorry¹³, les Castors construisent eux-mêmes l'intégralité de leur maison. A Angoulême par exemple, ils ont été jusqu'à puiser des pierres dans une carrière qui a servi à réaliser le soubassement et le hérissonnage¹⁴ de la route. Ce n'est pas le cas à Bagatelle, fragilisant une authenticité qui est partiellement légitimée grâce à la sur-valorisation du travail manuel. Alors que les percements des voies, le terrassement et les fondations sont effectués par les Castors, le gros-œuvre est laissé à une entreprise de maçonnerie. Des photographies attestent de cette période où l'on peut voir une équipe armée de pioches frapper le sol qui deviendra route. Ici, c'est la sueur et la peine qui authentifient la valeur de l'objet. Les finitions sont, quant à elles, réservées aux Castors qui distribuent les activités en fonction de leurs compétences. L'organisation s'effectue de main de maître sur le modèle de la construction d'un avion et avec une certaine discipline, sous l'autorité d'un chef.¹⁵

13 Julie Boustingorry est l'auteure d'une thèse en histoire sociale sur le Castorat en Aquitaine, soutenue en 2008. C'est à ce titre le travail universitaire le plus récent et dont est tiré l'article cité en bibliographie.

14 Terme technique consistant à déposer une couche de pierres posées de champ avant de couler le goudron.

15 Cela nous rappelle l'organisation sociale des Trobriandais construisant un canoë que nous rapporte Bronislaw Malinowski. « Toutes les phases de l'œuvre, auxquelles diverses catégories de personnes sont appelées à participer conjointement, doivent être coordonnées, conduites par quelqu'un qui, d'autorité, prend les initiatives et dicte ses décisions » (Malinowski, 1963 : 173).

Le terrassement de la route, 1952, fonds privé

Les Castors font appel à la division du travail par corps de métier, en impliquant chaque ouvrier suivant ses compétences et ses disponibilités. Les heures sont reportées sur des cahiers et comptabilisées pour chaque Castor. Les employés et les cadres, qui travaillent dans les bureaux, se retrouvent sous les ordres d'ouvriers, d'où une inversion des statuts et des rôles entre l'entreprise et la vie civile. Le fait que tous les adhérents soient issus de la même entreprise pourrait avoir laissé traîner quelques rancunes à ce niveau, ou bien aurait pu être le terrain de règlements de comptes courtois. Toutefois, faute de récit allant dans ce sens, le chantier semble s'être déroulé sans accroc. D'ailleurs sa durée assez courte nous incite à le croire.

A l'origine, le terrain est bien plus important que le découpage du plan-masse ne le laisse penser. Les ouvriers avaient-ils prévu dès le départ une extension des constructions ou avaient-ils prévu une surface par habitat supérieure à celles définies par le géomètre ? Nous en avons eu un aperçu lors de la présentation des premiers plans. Quoi qu'il en soit, le terrain représente le double de la surface utilisée. Il sera vendu à un programme de logements pour les Ponts et Chaussées à l'ouest et utilisé pour une seconde phase de la S.N.C.A.S.E à l'est, mais avec un nouveau programme architectural et sans la

contrepartie d'efforts. Un bâtiment agricole, que les Castors nomment « la ferme », sera utilisé pendant tous les travaux pour entreposer les matériaux. L'organisation est méticuleuse et toutes les activités font l'objet d'écrits précisément référencés suivant une discipline quasi-militaire. Par exemple, chaque adhérent possède un numéro de « matricule » associé aux initiales des prénoms et patronymes. Un minimum de six-cents heures durant tout le chantier doit être effectué par chaque Castor sous le contrôle d'un architecte agréé.

Michel Messu (2007) en fait également référence concernant l'expérience de Paimpol, qui laisse penser que la discipline est inséparable du monde du travail manuel. Nous ne savons pas s'il y a eu des sanctions vis-à-vis des ouvriers, mais ce qui est sûr c'est qu'une dizaine de membres ont quitté le chantier et ont été remplacés au pied levé grâce à une liste d'attente. Ceux qui quittent le projet doivent laisser leur mise. Remarquons que le respect des règles de construction est un élément central dans les principes des Castors.

Moment festif entre Castors, env. 1955, fonds privé

En 1955, le dernier coup de pinceau est donné, et l'ensemble des cent maisons va être réparti suivant un tirage au sort, lequel néanmoins tient compte des types de logements, répartis du Type IV au Type Vbis¹⁶. L'attribution des maisons marque la fin du chantier, et la fin d'une

16 Nous trouvons 12 logements de type IV, 32 de type IVbis, 37 de type IVter, 15 de type V et 4 de type Vbis.

coopération humaine. La ferme, dans laquelle nous pouvons voir un repas de chantier, sera vendue et transformée en supérette Coop, puis démolie pour laisser place à un rond-point. Il ne reste donc plus aucune trace du lieu symbolique qui durant trois ans a servi de point de repère dans l'œuvre des Castors. La volonté de vouloir faire disparaître un bâtiment emblématique qui aurait pu être transformé en structure collective, à l'exemple de Pessac, soulève notre étonnement. Car nous pouvons légitimement nous demander pourquoi ce projet collectif n'a pas été suivi d'une dimension associative et communautaire. Cela aurait évité de survaloriser les moindres repas entre voisins survenus dans le quartier au cours de la dernière décennie et soulève la question de savoir ce qu'est l'esprit Castor. A l'instar de Pessac où l'on a construit une bibliothèque et une salle commune, mais également où l'on gère son eau potable en autonomie, l'expérience de la cité des Castors de Bagatelle aurait-elle pu être prolongée par exemple par une transformation de la ferme en espace associatif ? Les Castors ont-ils voulu simplement s'intégrer à la ville, laissant de côté « l'esprit Castor », une fois celui-ci devenu superflu ? Cette finalité est assez courante dans la plupart des expériences de castorat. Henry Inyzant rappelle à ce titre que les syndicats ouvriers et le parti communiste ne sont pas favorables à ces initiatives qui considèrent que ce n'est pas à l'ouvrier de construire sa propre maison sur son temps de loisir. D'autre part, il semble que les expériences collectives les mieux abouties aient été conduites par des leaders anciennement à la tête de mouvement de squatters (Inyzant, 1980 : 35).

Plan de masse montrant les projets de passages, graphique de l'auteur

L'esprit collectif aurait-il disparu dans la décennie qui suit la fin des travaux ? La confrontation du plan de masse avec la réalité permet de le penser. En effet, plusieurs tracés de chemins à travers la cité avaient été pensés de manière à permettre une circulation pédestre entre les rues et à rejoindre plus rapidement son logis. Or, dès la première décennie, ces voies de passage ont été fermées. Les jardins, qui à l'origine sont voulus sans clôture pour faciliter l'entretien du lien social, sont clôturés. Ces fermetures n'ont pas qu'un aspect symbolique, elles augurent un repli sur soi que l'on peut difficilement justifier dès lors que l'on met en parallèle l'expérience humaine collective. Comment expliquer ce repli alors qu'une centaine d'autoconstructeurs se sont côtoyés durant trois ans pendant tout leur temps libre ? Il est difficile d'admettre qu'aucun lien social ne se soit créé ni qu'aucune intention de prolonger ce lien n'ait existé. Le constat est tout autre et le devenir de cette cité en dit finalement long sur cette expérience.

Dans les premières années, les hommes ont conservé ce lien créé par les expériences communes et les enfants sont venus renforcer le lien entre les habitants. Certaines maisons étaient plus ouvertes que d'autres et les enfants passaient leur jeudi¹⁷ après-midi entre camarades d'affinités. Il est arrivé que des équipes de football se soient créées spontanément à la faveur d'une soirée d'été. L'ambiance festive que certains habitants conservent en mémoire va s'estomper à mesure que les enfants vont grandir et que la population va vieillir et se renouveler. Les premiers départs en retraite ont lieu à la fin des années 1960, ce qui amenuise l'idée d'une communauté.

L'ARRIVÉE DES RÉFUGIÉS D'AFRIQUE DU NORD ET LE VIEILLISSEMENT DE LA CITÉ DES CASTORS

La cité des Castors de Bagatelle ne se nomme pas ainsi. Aucune inscription n'est visible en arrivant sur le secteur. Dans d'autres cités Castors, une stèle ou une plaque fixée en façade accorde une reconnaissance au leader du groupe. Par exemple, à la cité Castors de Villebœuf de Saint-Etienne, une stèle remercie Jean Berthouze, initiateur du projet dont la reconnaissance s'étend également à une rue qui porte son nom. Rien de tout cela ici. La toponymie reprend des noms de régions de France : l'Angoumois, la Picardie, la Saintonge, l'Aunis, du nom d'anciennes provinces françaises. Absence de connaissance, absence de reconnaissance, aucune information ne permet à ce jour d'identifier la cité ni son histoire.

Le grand ensemble de Bagatelle, construit entre 1961 et 1964 par les architectes Bernardot, Delfaud et Simonnot¹⁸, anticipe le prolongement du

17 Par l'arrêté du 12 mai 1972, le jour d'interruption de l'école devient le mercredi et non plus le jeudi.

18 Je remercie Audrey Courbebaisse, architecte, pour ces informations.

projet mené par Candilis sur le Mirail. Parmi les premiers arrivants, nous trouvons des rapatriés d'Afrique du Nord. Alors que le lotissement se situait à l'écart de la ville, éloigné dans une campagne bucolique, le voilà cerné d'immeubles et d'une population nouvelle estimée à 17 000 habitants. L'implantation de ce grand ensemble est une surprise désagréable pour les Castors d'autant plus que l'entrée de la cité est orientée vers les immeubles. L'urbanisme planifié s'étale à grande échelle. Petit à petit, l'offre de logements va permettre de résorber le problème de l'habitat, ce qui clôt les actions des Castors.

Pour les habitants du lotissement, l'arrivée d'une population nombreuse et étrangère est vécue avec brutalité. La tranquillité de la vie dans « la maison de rêve » va devenir un cauchemar dans la mesure où l'infrastructure conduit irrémédiablement à côtoyer le grand ensemble. Les Castors ont le sentiment d'avoir été floués et leurs efforts de se traduire en vaines intentions. « Les tours ont dénaturé le quartier » dit une femme de Castor. Une autre évoque une tension entre les Castors et les habitants des tours. « Les problèmes avec ces habitants maghrébins, il n'y en avait pas avec les premières générations. Ce sont les deuxièmes et troisièmes générations qui ont commencé à créer un climat d'insécurité. Il n'y a aucune mixité » renchérit cet autre habitant. Les mots sont jetés et nous entrevoyons le cliché sécuritaire faire surface. Mais n'y a-t-il pas plus simplement un conflit social entre résidents pavillonnaires et habitants en immeubles collectifs ? Le statut est à lui seul une source de distinction qui rappelle à nos Castors leur situation précaire du début des années 1950.

Parmi la génération des filles de Castors, certaines se nomment « Castorettes », terme hypocoristique qui donne cette légitimité propre à revendiquer un héritage, une sorte d'attachement qui ne peut toutefois pas être élargi à l'ensemble de la communauté des enfants de Castors. Je n'ai pas trouvé d'équivalent pour les garçons, qui se nomment « fils de Castors ». En effet, l'engouement est mitigé et la plupart des habitants négligent cet aspect de l'histoire qu'ils laissent derrière eux. Par exemple, lors de décès ou du déplacement en maisons médicalisées des Castors, aujourd'hui âgés de plus de 90 ans, les maisons sont vidées et les documents d'archives qu'elles contiennent (plans, dossiers, photographies) sont jetés ou bien proposés aux Castorettes. La collecte des documents d'époque devient une des activités de ces habitantes. Il faut se tenir au courant du départ d'un vieil habitant, prévoir l'évacuation de la maison et contacter la famille qui souvent n'habite pas sur place. Nos Castorettes sont perçues comme les conservatrices d'une certaine forme de patrimoine. Le versement d'une partie des archives de famille n'est-il pas le témoignage de l'impossibilité d'un détachement ? Comme Bruno Latour le précise, « s'il ne s'agit plus d'opposer attachement et détachement, mais les bons et les mauvais attachements, il n'y a qu'un seul moyen pour

décider de la qualité de ces liaisons : s'enquérir de ce qu'ils sont, de ce qu'ils font, apprendre à être affecté par eux. » (2000 : 192).

Ce que reprochent au quartier les Castorettes et une partie des habitants, concerne la mutation de l'espace domestique en espaces commerciaux ou artisanaux (garage, entrepôt, salon de coiffure, salon de prière, commerce de *niqab*, primeur). Toutes ces activités sont le résultat du classement en Zone Franche Urbaine (ZFU) du quartier, ce qui incite les activités de ce type du fait de la défiscalisation. Mais ces initiatives ont, selon nos informatrices, toutes été réalisées par d'anciens habitants du grand ensemble, issus de l'immigration. Une dimension religieuse imprègne également ces activités qui sont, pour nos informatrices, d'ordre à dénaturer le patrimoine, vécu comme un bouleversement. « La mémoire de ces maisons mérite respect », nous dit une Castorette. Mais l'attachement au quartier est fort et l'ascension sociale peut se mesurer aux résultats des trajectoires de vie. Ici, ce sont les enfants des barres HLM issus de l'immigration des années 1960 qui viennent s'installer. Cela leur permet de rester proches de leur famille tout en affichant le statut social de propriétaire d'une maison individuelle. Il s'en dégage une certaine fierté, liée à une réussite sociale affichée. Plusieurs frères ont acquis un pavillon dans une des rues du lotissement. D'autres ont ouvert un commerce de proximité, transformé récemment en lieu de vente de vêtements religieux. Un bloc de deux maisons a été acquis et reconverti en salle de prière. Cela a plusieurs conséquences. La première est que cette nouvelle population reformule à son goût le bâti. Il peut s'agir d'extension, de prolongement et d'aménagement divers. Ensuite, les nouveaux habitants outrepassent les fonctions du logis, en étendant celles-ci à des fonctions liées à l'activité économique ou au culte. Si c'est surtout l'agrément et l'esthétique en général qui bouscule les habitudes du quartier, la peur de l'invasion musulmane est perceptible à demi-mots. Ainsi, des palmiers viennent pousser dans les jardins, les murs grillagés sont transformés en moucharabiés dans des tonalités brique ou peints couleur ocre. Ailleurs, la disparition de la grille « authentique » laisse place à des moellons bruts ou des palissades anti-intrusion. Une grande diversité de façades est présente. Elle témoigne à la fois de la singularité des habitants, mais aussi d'un syncrétisme culturel dont les valeurs ne sont pas partagées. La transformation physique du quartier ajoute à cette idée de dépossession – impossibilité d'emprise – et rend l'attachement d'autant plus fort que l'on pourrait entrevoir comme une forme de résistance. Les descendants des Castors doivent faire face à un imprévu, d'autant plus qu'aucun règlement de copropriété n'a été rédigé du temps des pères. Les comportements vis-à-vis de l'espace commun sont aussi nouveaux : stationnement « anarchique » sur les trottoirs, hébergement de voitures en grand nombre, traces d'huile de vidange sur le sol, etc. Ces aménagements sans concertation ni avis et les comportements parfois jugés incivils apparaissent pour nos Castorettes, et les

habitants qu'elles représentent, comme des affronts pour un partage de territoire devenu inaccessible.

Quelques exemples de façades¹⁹

Une autre conséquence, peut-être inattendue, est que le réseau d'interconnaissances des nouveaux arrivants d'origine maghrébine permet d'obtenir un apaisement auprès de la population adolescente du grand ensemble. Cette jeunesse est en effet surveillée par les aînés, ce qui fait dire à une habitante qu'elle est beaucoup plus tranquille maintenant « qu'ils sont là ». Ces conséquences ont des effets parfois opposés sur le ressenti des habitants et augmentent la complexité des rapports entre les résidents. L'équilibre qui n'a d'ailleurs jamais existé entre le grand ensemble et la cité des Castors reste fragile.

Inséré dans le quartier de Bagatelle, le lotissement des Castors n'est presque pas visible et ce n'est qu'à la faveur du hasard que l'on peut se retrouver dans une de ses rues. L'image qui domine ce quartier est celle du grand ensemble, symbolisé par une tour de « 18 étages de précarité » selon les termes employés

¹⁹ Sauf mention contraires, les photographies sont de l'auteur.

par un journaliste²⁰ et prise dans le renouvellement urbain d'un Grand Projet de Ville (GPV). Or, comme le souligne Barbara Morovich (2014), la

rénovation urbaine renvoie à l'idée du nettoyage déjà caractéristique de l'imaginaire hygiéniste, les discours actuels sur les saletés et les dégradations employés à l'occasion des rénovations urbaines des quartiers populaires renforcent une manière de regarder ces lieux déjà fortement médiatisés et leurs habitants.

L'image du quartier est à ce point négative qu'elle véhicule un rejet de la part des Toulousains et un étonnement lorsque les nouveaux résidents d'origine « franco-française » s'aperçoivent du décalage entre la réalité imaginée et le quotidien. Citons parmi eux ce couple d'enseignants qui a découvert l'histoire sociale des Castors en venant s'installer dans ce quartier. Agréablement surpris par la dynamique conviviale de l'association, il considère néanmoins que ce « plus » ne contrebalance pas la mauvaise image des écoles du quartier. Comme d'autres nouveaux arrivants, ce couple a recouru à une dérogation pour que leurs enfants puissent suivre une meilleure scolarité.

Ainsi, à l'occasion d'une visite sur site organisée par l'association « de sauvegarde du patrimoine des Castors de Bagatelle »²¹, quelques nouveaux habitants échangent des propos entre eux au sujet de leur récente expérience et du changement de leur approche du quartier. Pourtant, l'image négative prévaut et dévalorise le prix du mètre carré. On comprendra alors qu'un travail basé sur la mémoire des lieux pourrait permettre de transformer cette image. C'est une des motivations des habitants investis dans cette action. Et comme la mémoire urbaine est source d'enjeux politiques, la récupération par la municipalité de l'histoire des habitants est envisageable.

LE RÉVEIL DES ENFANTS CASTOR ET L'ARRIVÉE DE L'ETHNOLOGUE

L'initiative de cette action est née de deux voisines, l'une, ancienne infirmière ayant vécu avec sa mère, décédée à 102 ans, l'autre, enseignante du supérieur à la retraite ayant retrouvé la maison de ses parents après leur décès. Toutes deux consacrent une partie de leur temps libre au travail de mémoire de cette cité. Ce travail de collecte de documents d'archives a développé leur intérêt pour l'histoire du mouvement des Castors et des autres

20 <http://carredinfo.fr/la-tour-de-bagatelle-18-etages-de-precarite-8152/>

21 Il s'agit ici d'une association de fait présidée par un Castor et pas d'une association loi 1901, mais simplement d'un regroupement autour de cette idée de sauvegarde du patrimoine. Sur leurs fonds propres, les Castorettes ont édité plusieurs lettres qu'elles diffusent auprès d'une quinzaine d'habitants, principalement des nouveaux résidents.

cités à travers la France. A une sollicitation des Castorettes envers moi par l'intermédiaire de l'école d'architecture, j'ai saisi cette opportunité pour développer une pédagogie active en proposant aux élèves de première année de se pencher sur cette typologie d'habitat, en menant des entretiens. Ainsi, depuis trois ans, un groupe d'une vingtaine d'étudiants travaillent à collecter la mémoire des lieux tout en réfléchissant aux enjeux d'une telle démarche. L'année dernière, nous avons reproduit la maquette du plan-masse qui a servi de support à une exposition dans une mairie de quartier, transformée sous la municipalité socialiste en Maison de la citoyenneté. Nous sommes bien sûr conscients que, par ces échanges, nous participons à la tournure que prend cette histoire. Par exemple, de nos deux protagonistes, l'une d'elles revendique plus promptement le « droit des pères » afin d'affirmer son opposition à la transformation « anarchique » des maisons, jardins et grilles de façade compris. Les planches que livrent nos étudiants sont réinvesties et utilisées sans contrôle. A terme, d'ici un an ou deux, cette enquête sera saturée d'informations et nous ne pourrons plus poursuivre.

Nous naviguons à travers les enjeux et la singularité des personnes. Et si le point commun reste l'initiative des Castors, la question est de savoir comment relier l'histoire de cette cité à l'histoire du mouvement des Castors, sachant qu'aucun lien formalisé n'a existé à l'époque. L'accent porte sur la recherche d'une forme d'authenticité de la démarche concernant la réalisation des maisons. Nous savons que seule la première phase du gros œuvre a été réalisée de la main des Castors, ainsi que les finitions. Mais les murs ont été montés par des maçons. La filiation est donc ici importante, car elle témoigne d'une forme d'authenticité et légitime la demande. S'agit-il de protéger une mémoire collective poreuse ? La difficulté majeure avec cette érudition est qu'elle ne supporte pas les divergences d'opinions et qu'en s'écartant de la ligne toute tracée d'une histoire que l'on souhaite rendre officielle, le risque est grand de passer sous silence les moments moins héroïques. Les étudiants s'efforcent toutefois de contourner ces obstacles grâce aux entretiens et aux observations qu'ils mènent.

Un autre problème réside dans la livraison et le contrôle des sources. Nos Castorettes détiennent les archives et les diffusent en sélectionnant tel ou tel document d'après leurs critères et non d'après une « neutralité scientifique ». Par exemple, les photographies ont essentiellement été produites pendant la période des travaux. Les témoignages plus récents sont écartés. Cela tend à figer l'histoire à la première scène qui se cristallise en un récit mythique. Cette inclination à une certaine forme de nostalgie empêche une vision plus fluide sur un temps plus long et continu que viennent pallier les étudiants. Car, comme le rappelle Marc Augé, « il y a deux sortes de nostalgies : celle qui porte sur le passé qu'on a vécu et celle qui porte sur le passé qu'on aurait pu vivre » (2014 : 133). Il nous appartient de dépasser l'étape du mythe pour essayer de co-construire une histoire continue.

L'appel d'Antoine Hennion à une sociologie pragmatiste relance de nombreuses questions sur les intentions *a priori* de la recherche comme sur les aboutissants. S'agit-il pour ce qui nous concerne de faire entrer des étudiants dans un processus pédagogique dans lequel aux apprentissages des savoir-faire se greffent des apprentissages du savoir-être ? Plusieurs raisons me poussent à reconnaître dans cette démarche des vertus qui dépassent le cadre du programme. Lors des enquêtes de terrain, les étudiants doivent réussir à s'approprier la démarche et mener quelques entretiens afin de découvrir la méthode et ses limites. Julien, enthousiaste, a choisi un informateur difficile, qui, *a priori*, ne souhaite pas témoigner. Après une première visite se déroulant dans la rue, Julien revient avec l'intention d'entretenir le jardin délaissé. Plusieurs fois, il va venir voir ce Castor et l'aider à entretenir son jardin, ce qui va permettre de nouer une relation de sympathie intergénérationnelle et d'accepter plusieurs entrevues. D'ailleurs, le semestre terminé, Julien va revenir voir ce vieil homme de manière désintéressée. Les étudiants sont libres d'entretenir et de poursuivre leur relation d'échange. Ils apprennent la dimension engageante des sciences sociales, et parfois quelque chose se noue plus ou moins durablement, comme un attachement à leur objet et surtout aux gens qu'ils rencontrent.

Visite du site avec les étudiants, février 2013

Visite du site avec les étudiants, mars 2014

Visite du site avec les étudiants, février 2015

Chaque année nos Castorettes sont venues accompagnées de Castors pour la restitution des travaux. Les deux années précédentes, les étudiants ont été conviés à la fête du cœur d'îlot, ce qui a permis de prolonger les liens. Cette forme d'échange est aussi un moment de libération – hors du cadre pédagogique –, une invitation au dialogue intergénérationnel, une forme d'apprentissage de la vie quotidienne.

Le rapport à l'empathie se transforme parfois en rapport de sympathie et prolonge l'expérience pédagogique au-delà du cadre de l'enseignement. Il n'y a pas de neutralité et l'engagement, même a minima, reste au cœur du processus. Cet objet pourra donner lieu à une recherche plus avancée. J'avoue éprouver une certaine difficulté à délaissier cet objet et surtout les gens qui le composent. Aussi, je crée volontairement de la distance avec mes informatrices, en espaçant mes visites. Comme le souligne Antoine Hennion, « nous contribuons à faire exister ce que nous étudions... » (2015). Et comme il le souligne lui-même, les acteurs n'ont pas forcément besoin de nous pour le faire, mais nos contributions impactent les idées qu'ils ont, enrichissent ou déprécient les qualités de l'objet, apportent un éclairage nouveau à leur jugement. C'est ainsi que la communication des affiches réalisées par les étudiants réamorce les questionnements. Dans ce rapport de co-construction des savoirs, la règle sous-entend que les étudiants sont libres dans leurs propos, pour peu qu'ils se plient aux règles de sociabilité. Ici, nous ne faisons pas comme il est parfois prescrit, à savoir de donner à l'informateur une version édulcorée, et cela rend l'échange d'autant plus incertain, risqué, mais passionnant.

L'articulation autour de la patrimonialisation de cette cité des Castors n'est-elle pas un enjeu secondaire ? Une démarche des habitants auprès des instances de la municipalité en charge du Plan Local d'Urbanisme (PLU) renvoie à cette idée de prime abord. Pour autant, il faut constater que le nombre de Castors diminue. Les enfants doivent se partager le patrimoine et sont la plupart du temps obligés de vendre pour répartir l'héritage. D'autres fois, la maison est mise en vente pour permettre de payer la maison de retraite. Ainsi, une maison de type IV est-elle proposée à 250 000 euros, mais vendue à 180 000 euros quelques mois plus tard. L'urgence de la situation oblige les ayants droit à revoir le prix du mètre carré, ce qui offre des opportunités immobilières au niveau de la ville. Cela dit, la cité se trouve sous le couloir aérien. Et ce qui était perçu comme un signe positif, car lié à la fabrication des avions, se transforme aujourd'hui en un élément négatif, car associé aux nuisances sonores. Alors que pour les Castors, le défilement des Caravelles puis des Airbus marquait leur histoire, aujourd'hui, les nouveaux propriétaires s'en éloignent. Pour remédier à cela, nos Castorettes s'efforcent d'effectuer un travail de transmission du patrimoine immatériel en rappelant le lien direct entre l'avionneur et la cité.

UN POINT SUR LES DIFFÉRENTES FORMES D'ATTACHEMENT

Constituées en association de fait, nos actrices redoublent d'inventivité pour faire découvrir leur cité. Elles tissent des liens entre les habitants, les pouvoirs publics et les médias. Après une exposition à la mairie de quartier,

au cours de laquelle les étudiants de l'école d'architecture ont reproduit la maquette du plan-masse, voici une visite sur site programmée début septembre. Au rendez-vous, un groupe d'une quinzaine de personnes essentiellement constitué de nouveaux habitants du quartier auquel se joint une voisine qui travaille au service de l'urbanisme de la ville, ainsi qu'un journaliste qui fera une brève apparition. Il s'agit d'un réseau informel. Sous un soleil de plomb, le groupe d'une dizaine de personnes effectue le parcours sous la vigilance d'une Castorette, qui pour l'occasion coiffe sa casquette de guide. Un petit dépliant sur l'histoire du quartier est distribué. Au bout de l'impasse, une exposition en plein air permet de restituer ces mêmes éléments aux « néo-Castors ». À côté des résidents issus d'une ascension sociale du grand ensemble, mais absents, de nouveaux propriétaires issus de la classe moyenne découvrent et parlent librement de l'intérêt à être venus s'installer dans ce quartier tranquille où les enfants peuvent jouer dans les rues secondaires sans risque pour leur sécurité. « On ne connaissait pas cette histoire », raconte l'un d'eux. Il se dit fier d'habiter une maison construite des mains de l'ancien propriétaire. Cela ajoute une valeur symbolique.

Dans la reconstruction du récit, les liens qui lient les Castors entre eux sont altérés par un discours qui se cristallise autour de ce qui pourrait passer pour une légende. Certes, les Castors ont construit leurs maisons ensemble, mais la fierté qui s'en dégage semble *sur-impressionner* le discours et masque l'affichage d'enjeux secondaires. Plusieurs sources d'attachement motivent les passions, entre les limites que Bruno Latour nomme de bons et de mauvais attachements (2000). Accorder une place dans l'histoire de l'urbanisation de la ville, régler quelques problèmes personnels au sujet de la reconnaissance, occuper son temps libre et créer du lien social, conserver une forme d'entre-soi, et bien sûr mettre en valeur le patrimoine immobilier sur un territoire dont l'image se dégrade depuis un demi-siècle.

Dans un monde où chacun essaie de tirer le meilleur parti possible d'une situation, le processus de patrimonialisation, même s'il n'aboutit pas, enclenche des réflexes d'intérêts soudains pour la cause. Que les Castors s'affichent modestement et bientôt le journaliste local écrit un papier, puis la presse audiovisuelle vient s'emparer de l'anecdote et la transforme en information régionale. À son tour, le politique va s'approprier cette revendication citoyenne à la faveur d'un débat de quartier. Dans le même temps, l'on aura réussi à convaincre un enseignant de l'école d'architecture de remuer les cendres afin d'attiser le foyer de la connaissance, alors les uns et les autres accourront sur le sentier de la spéculation foncière ou de toute autre forme d'intérêts plus ou moins louables. Nos maisons valent quelque chose ! Mais de quelle valeur s'agit-il ?

Réalisation de la maquette en atelier, mars 2014

De ce que nous venons de voir découle une idée simple qui renvoie à la préservation d'une forme d'identité, à travers la marque d'une affection pour un passé révolu. Le sentiment d'appartenance à un quartier, une communauté et une histoire se réveille à travers cette volonté de collecter et de conserver une tranche de vie des pères Castors. Les nouveaux arrivants y voient également un moyen de s'ancrer dans le quartier et de créer de nouveaux liens. Ces attachements patrimoniaux traduisent une cristallisation censée parer l'anxiété due au manque de contrôle des acteurs sur leur environnement.

On le perçoit également à travers le rapport à l'insécurité. Les maisons se parent de système anti-intrusion, des barreaux sont posés aux fenêtres et les portes se blindent. Dans le même temps, les habitants cherchent un entre-soi. La transformation du paysage social donne naissance à un réflexe de repli qui pourrait être passager si le mouvement engagé dans le processus de patrimonialisation s'avérait être une forme de résistance à notre modernité en crise. On le voit dans différents domaines de la société, et ici à notre petite échelle. Ne pouvons-nous pas considérer l'intérêt pour le mouvement des Castors comme une forme génératrice de valeurs – et pas seulement de nostalgie – qui permet d'offrir un point d'ancrage dans la société, telle une boussole servant à nous guider ?

BIBLIOGRAPHIE

Marc AUGÉ, *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*, Paris, Seuil, 2014.

Julie BOUSTINGORRY, « Les “Castors” aquitains : quand une communauté de défi veut construire une communauté de vie », in Martine BERGER et Lionel ROUGÉ, *Être logé, se loger, habiter. Regards de jeunes chercheurs*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 215-228.

Jean-Luc DEBRY, *Le cauchemar pavillonnaire*, Montreuil, Editions de l'Echappée, 2012.

Antoine HENNION, « Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James ? », *Sociologies*, Dossiers, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations, 2015 [en ligne]. URL : <http://sociologies.revues.org/4953>

Henri INYZANT, *Le mouvement Castor en France. Les coopératives d'autoconstruction entre 1950 et 1960. Recherche historique, analyse économique et politique, rapport de recherche n°79-080*, Ministère de l'environnement et du cadre de vie, 1980.

Noël JOUENNE, *Dans l'ombre du Corbusier. Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Bruno LATOUR, « Factures/fractures : de la notion de réseau à celle d'attachement », in André MICOUD et Michel PERONI (dir.), *Ce qui nous relie*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2000, pp. 189-208.

Bronislaw MALINOWSKI, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963 [1922].

Pierre MERCKLE, *La crise du logement d'après-guerre en France et les mouvements coopératifs : l'exemple des Castors*, mémoire de DEA sous la dir. Marcel Roncayolo, ENS/EHESS, 1994.

Michel MESSU, *L'esprit Castor : sociologie d'un groupe d'auto-constructeurs : exemple de la cité de Paimpol*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

Barbara MOROVICH, « Entre stigmates et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Articulo - Journal of Urban Research*, n°5, 2014 [en ligne]. URL : <http://articulo.revues.org/2529>

RÉSUMÉ : Le mouvement d'autoconstruction des Castors a connu une effervescence au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Cette impulsion a vu naître de nombreuses initiatives à travers la France, et notamment sur Toulouse. Certains descendants des cités Castors se voient aujourd'hui investis d'une mission de collecte et de transmission de la mémoire de leurs pères. Sous couvert d'un processus de patrimonialisation, ces actions donnent à voir des formes d'attachement très diverses que nous serons conduits à découvrir.

MOTS-CLÉS : Castor, autoconstruction, attachement, patrimonialisation, pédagogie active.